

Populismes : le cauchemar a déjà commencé...

● CECI DIT

par **Géry
EYKERMAN**

L'humour anglais



Depuis que le Royaume – (dés)Uni a décidé de quitter l'Europe, on entend des tonnes d'explications et de mises en cause. Toutes, en apparence, plus rationnelles, plus scientifiques les unes que les autres... Ou alors est-ce cela qu'on appelle «l'humour anglais» ?

Ainsi, on nous assure que ce sont les vieux (cons) qui ont voté pour le Brexit, alors que les jeunes (plus sensés) y étaient opposés. Et moi qui croyais que le vote était secret... Serait-ce à dire que ce sont des instituts de sondage qui affirment la chose ? Les mêmes que ceux qui nous annonçaient que ça se jouerait dans un mouchoir ? Alors que les seuls Anglais ont voté à 53,4 % pour la sortie ? Pouf, pouf, de l'humour, je vous dis... On nous répète aussi que les urnes à peine vidées, certains voudraient déjà organiser un nouveau référendum comme si celui qui vient de s'achever n'était qu'une répétition, un vaste défouloir, une grosse farce en somme. Dommage qu'au temps où M^{me} Thatcher

exigeait un traitement de faveur et où les autres États lui consentaient des concessions à peine concevables, les Anglais n'aient jamais songé à nous gratifier d'un : «*Pouce, les gars, on vous faisait marcher... Bien sûr qu'on accepte le même traitement que les autres États de l'Union européenne.*» Comme nous aurions aimé cet humour anglais !

Le sommet est atteint quand pour justifier une sorte de second tour, beaucoup affirment que la campagne qui a précédé le vote a été émaillée de fausses promesses, de mensonges... Franchement, pour s'offusquer de ça, il faut, soit être un perdreau de l'année, soit pratiquer l'humour au vingt-cinquième degré. Ceci dit, à défaut d'humour, pour ce qui est des larmes de crocodile, nous restons les meilleurs : «*Vous nous quittez déjà ? Comme c'est dommage... Euh, si vous pouviez libérer la chambre demain matin avant 9 h, merci.*»

Amusant, n'est-il pas... ?

Depuis vendredi, le Brexit excite les populistes.

Leur résurgence est grandissante en Europe.

Les causes ? Nous en avons identifié cinq.

● **Martial DUMONT**

Hongrie, Pologne, Royaume-Uni, France, Italie, Espagne, Belgique, Pays-Bas : le populisme en Europe est en croissance exponentielle. Et le Brexit, ça les excite les populistes.

Mais pourquoi un tel succès ? Il faut en effet remonter aux

années 30 pour retrouver une telle vivacité des populismes.

La conjoncture, évidemment, n'est pas étrangère à cette résurgence : crise économique, chômage, libéralisme débridé, manque de repères, tout cela permet aux populistes de proliférer en toute quiétude. Refrain connu, véritable calque de la situation postKrach boursier de 1929 et pré-Seconde Guerre mondiale

Mais il n'y a pas que cela. L'époque dans laquelle nous vivons a aussi ses propres spécificités qui accentuent encore un peu plus la possibilité de prendre de l'ampleur pour le populisme.

Nous en avons relevé cinq qui expliquent pourquoi les populistes ont autant de facilités à se faire entendre aux qua-

tre coins de l'Europe : la complexité des problèmes auxquelles ils apportent des solutions simples et facilement compréhensibles, la récupération des thèmes populistes par les partis traditionnels qui tentent de rallier des votes, la presse qui ne joue peut-être pas assez son rôle d'éclaireur, le désintérêt des citoyens pour la chose publique et la politique, et le manque de réponse de l'Europe qui donne souvent l'image d'une institution ne sachant pas se positionner en donnant des messages quasi paradoxaux.

Oui, les populistes sont parmi nous. Tel David Vincent, on le sait désormais. Et on sait aussi que le cauchemar a déjà commencé... ■

1 Questions complexes, solutions simplistes

Le populisme n'est pas une idéologie, explique Manuel Abramavicz du web magazine Résistances.be.

« Il n'y a pas forcément d'infos concrètes, c'est un emballage pour faire croire à certaines choses ».

Et, forcément, la communication la plus directe et la plus simple est aussi celle qui peut toucher le plus facilement les masses.

« En cela, le vecteur audiovisuel est parfait pour les populistes » explique Abramowicz. « Avec peu de mots, par des slogans forts et chocs on fait passer un message. Il faut trois secondes à Marine Le Pen pour dire "La France d'abord". Il me faudra une heure pour tenter d'expliquer que cette formule, ça mène à l'autarcie, au repli sur soi. La politique, l'économie, l'institutionnel, sont des matiè-

res très compliquées qui ont toujours été l'apanage d'experts. un peu comme la messe en latin, c'est fait pour que peu de gens comprennent. Les populistes, eux, parlent de tout ça avec

des mots simples, et expliquent qu'ils "disent tout haut ce que tout le monde pense tout bas". »

Autre caractéristique de la communication utilisée par les populistes : le story telling.

« On utilise des histoires auxquelles tout le monde peu s'identifier. C'est Albert le libraire, le nettoyage des banlieues au Karcher de Sarkozy, etc. Et ça marche. Regardez pour le Brexit : beaucoup qui ont voté pour, disent aujourd'hui qu'ils voulaient juste donner un signal, pas sortir de l'Europe. Mais au bout du compte, les populistes sont arrivés à leurs fins... ».

M. Dum.

2 Marcher dans les pas des populistes

C'est la grande mode en Europe. Au lieu de proposer des solutions alternatives aux problèmes, les partis traditionnels préfèrent récupérer les thèses défendues par les partis populistes, histoire de ramener au bercail électoral les brebis égarées.

Seulement voilà : les électeurs préfèrent toujours l'original à la copie. Résultat : ils font pis que mieux et se perdent dans des idées qui, fondamentalement ne sont pas les leurs.

On l'a vu en France, lors de la dernière campagne présidentielle : Nicolas Sarkozy, sentant le souffle de Marine Le Pen, a chassé sur le même terrain par pure ambition personnelle. Pour se fracasser à l'arrivée.

Le Brexit, est, à cet égard, une illustration parfaite de la récupération par les

politiques traditionnels des thèmes chers aux populistes voire à l'extrême droite. Ainsi, David Cameron avait promis, s'il devenait Premier ministre d'organiser un référendum sur la sortie du Royaume-Uni de l'Union. Parce que

les sondages allaient dans ce sens. Et que l'euroseptique Nigel Farage voyait sa cote de popularité grimper.

Boris Johnson, qu'on cite pour remplacer Cameron, était lui un opposant du Brexit lorsqu'il était maire de Londres. Voyant son heure venir, il a changé de camp. Du moins officiellement. En précisant à son entourage, pour le rassurer, que le « remain » gagnerait.

Cameron et Johnson ont joué avec l'avenir de leur pays par pure stratégie personnelle. Ils ont voulu tuer les populistes en récupérant leurs leitmotivs. Ils les ont en fait renforcés. ■ **M. Dum.**

3 L'absence de réponse européenne

Le projet européen qui est né au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale est bien connu : les pères fondateurs voulaient une Europe de la paix, solidaire.

« *Aujourd'hui on est aux antipodes de ça* » explique Manuel Abramowicz. *On est dans le repli sur soi* ».

Et, paradoxalement, c'est probablement à cause de l'élargissement de l'Union européenne.

« *Regardez en 1999, quand l'extrême droite est arrivée au pouvoir en Autriche : le pays avait adhéré à l'Union... un an plus tôt. C'est ce qu'on appelle le syndrome de la seconde voiture.*

Parce qu'on doit être solidaire, parce qu'il y a l'immigration, qu'il faut aider les chômeurs, on a peur de perdre son confort d'avant, sa deuxième voiture. Et dès lors on se replie sur soi ».

L'Europe, précisément, n'arrive pas à expliquer et

à faire passer ses valeurs d'égalité et de solidarité auprès de nombreux pays membres. Un problème d'autant plus prégnant que, elle-même, donne des signes contradictoires. Alors que l'inclusion devrait être son mot d'ordre, c'est l'exclusion qui est de mise.

« *On demande la flexibilité dans le travail, puis on perd son boulot, puis on est au chômage, duquel on est ensuite exclu pour se retrouver au CPAS* ».

En clair, au lieu d'apporter des réponses à la crise, l'Europe l'amplifie. Et nourrit une méfiance à son égard dont se régalaient les populistes

Et puis, il y a la complexité institutionnelle. « *L'Europe, c'est ce grand machin que personne ne comprend* ».

Les bureaucrates de Bruxelles n'inspirent pas confiance. Et favorisent du coup les nationalismes. ■

M. Dum.

4 Le poids indéniable des tabloïds «people»

«Les médias et tabloïds anglais ont martelé que l'immigration était la cause de l'austérité, dont souffrent les Britanniques... Ce qui explique en partie la victoire du Brexit. Alors que les dangers économiques d'une sortie de l'UE n'ont pas eu l'écho espéré», explique Benjamin Leruth chercheur à l'université du Kent (Royaume-Uni) et spécialisé dans l'étude de l'intégration européenne.

Une partie de la presse britannique a en effet mené une campagne virulente contre l'UE. Au lendemain du Brexit, on pouvait lire à la une : «ce jour où les Britanniques ont voté pour reprendre le contrôle de leur pays» (Daily Telegraph) ; «Chapeau, la Grande-Bretagne !», «Voici le jour où le peuple silencieux de Grande-Bretagne s'est élevé contre l'élite méprisante de Bruxelles et une classe politique arrogante et déconnectée» (Daily Mail). Les questions économiques avaient bien dominé le débat sur Twitter pendant cette campagne de

six semaines ; loin devant les relations internationales, les questions d'immigration ou de sécurité, a indiqué le réseau social Twitter pour lequel toujours, «la campagne qui a précédé le référendum a été dominée par les partisans du Brexit». Avant le référendum, sur les réseaux sociaux, la campagne pour la sortie de l'UE dominait le débat, représentant 55 à 70 % des conversations sur le sujet. Le camp du «oui» à l'Union européenne est soudainement passé en tête des conversations pour la première fois le jour du vote. Trop tard pour inverser la tendance. Le jour du référendum, quelque 6,4 millions de tweets ont été échangés à ce sujet

entre jeudi 6 h GMT, à l'ouverture des bureaux de vote, au vendredi 9 h, peu après le discours où David Cameron annonçait sa démission prochaine. Le pic a été atteint lors du discours du Premier ministre britannique, avec 13 300 tweets par minute. ■ D.W.

5 Votant sceptique, entre émotion et désolation

« La plupart des sceptiques avouent qu'ils resteraient europhiles si l'Europe était réorientée vers un club de nations qui échangent librement, et ne prenait pas la direction d'une supra-nation sous la coupe d'un conseil (en russe : soviét...)

BELGAINMAGE

élitiste, bureaucratique, dirigiste, non élu, et de plus en plus déconnecté des réalités vécues par une mosaïque de peuples qui n'est pas près de développer un sentiment de solidarité transnationale...», écrit Vincent Bernard dans un journal en ligne libéral (en savoir plus sur <http://www.contrepoinets.org>). Dans la campagne précédant le référendum, les bienfaits de l'UE n'auraient pas assez été mis en avant par les défenseurs de l'Europe. Alors que ses « nombreux » dysfonctionnements sont quotidiennement pointés du doigt partout dans l'UE par les populistes, mais aussi (à tort ou à raison) par des citoyens eux-mêmes, des politiques, des journalistes, des lobbys, des ONG, des associations,... Ainsi, reviennent fréquemment sur le devant des

sujets de discorde : immigration, dumping social, évasion fiscale, austérité, dérives bancaires, flexibilité de l'emploi, pollution aux pesticides,... Avec en toile de fond des peurs qui, au moment d'un vote « pour ou contre »,

prennent le pas sur ce qu'être Européen aujourd'hui nous a apporté au fil des traités et des dernières décennies : paix, recul global de la misère, croissance estimée à 1 % par an, stabilité monétaire, libre circulation des biens et des personnes, subventions et aides, accès à la culture et à l'éducation,....

Si Londres est la capitale abritant le plus grand nombre de milliardaires au monde, le Royaume-Uni, qui a connu des émeutes « de la misère » en 2011, a fait la guerre « aux pauvres » en réformant sa sécurité sociale et réduisant les allocations. Ce qui plonge toujours de nombreux Britanniques aux bas salaires dans la très grande précarité. Certains d'entre eux doivent choisir entre manger, se chauffer ou se soigner. ■ D.W.